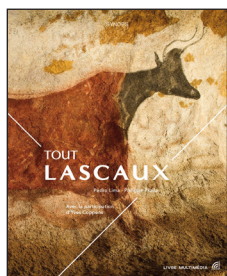


# COMPTES RENDUS

## LIVRES

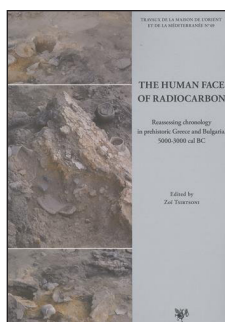


**LIMA P., PSAÏLA Ph. (avec COPPENS Y.) (2017)** – *Tout Lascaux*, Synops (collection « Préhistoires »), 208 p. ISBN: 978-2954288888, 36,50 €.

Après *Chauvet-Pont d'Arc, le premier chef-d'œuvre de l'humanité révélé par la 3D*, publié aux éditions Synops en 2014, Pedro Lima, journaliste scientifique, et Philippe Psaila, photographe, signent ce nouvel opus consacré aux géants de l'art pariétal paléolithique et simplement intitulé *Tout Lascaux*. Et c'est bien tout, ou plutôt presque tout Lascaux – car il manque en effet le « Diverticule des félins » – qui nous est proposé dans ce livre dont l'une des caractéristiques originales est d'être multimédia, comme le premier de la série. Ce livre est qualifié d'« enrichi » car sa lecture est prolongée par des contenus multimédia accessibles via le téléchargement de l'application SynApps développée par les éditions Synops. Le lecteur aura ainsi accès au documentaire *À l'école des peintres de Lascaux* réalisé par Daniel Cardot en 1974, sous la direction scientifique d'André Leroi-Gourhan, qui évoque les premières étapes du projet Lascaux II et où l'on peut voir notamment Monique Peytral à l'œuvre, puis à un court reportage sur la palette des peintres reproduite à Lascaux IV et enfin à plusieurs immersions en 3D dans différents secteurs et panneaux de la grotte. Mais ces enrichissements, aussi intéressants soient-ils, ne constituent pas selon nous l'intérêt fondamental de ce nouvel ouvrage sur Lascaux, la grotte ornée sur laquelle on a probablement le plus écrit. Une autre originalité de ce livre est de nous proposer une visite détaillée, voire approfondie, non pas de la grotte originale, mais de son fac-similé le plus complet, Lascaux IV, cette impressionnante copie réalisée par l'Atelier des fac-similés du Périgord et l'atelier artistique du béton, aujourd'hui installée au pied de la colline de Lascaux à Montignac. On peut visiter Lascaux IV sans réelles contraintes, et cet ouvrage, superbement illustré et

rédigé dans un style alerte, parfois lyrique et aux accents enthousiastes, a toute sa place dans les rayonnages des librairies spécialisées, au rang des meilleurs guides. Après une préface de Muriel Mauriac, conservatrice de la grotte de Lascaux et un long préambule (« De l'origine de l'homme à l'origine de l'art ») d'Yves Coppens, qui présida le conseil scientifique de Lascaux, Pedro Lima nous invite à découvrir bien plus que le travail, l'œuvre des copistes, tout en rendant à ces artistes de l'ombre le plus légitime des hommages. L'ouvrage est classique dans sa conception. Après un premier chapitre consacré à l'histoire de la découverte de la grotte et de ses tourments, nous plongeons dans le sanctuaire pour une visite érudite, au long de 5 chapitres minutieusement documentés, depuis l'entrée actuelle jusqu'au puits, salles après salles, panneaux après panneaux et parfois même figures après figures, en fouillant certains détails et en entrant dans l'intimité des images. Le ton donné aux nombreuses descriptions n'est pas pour déplaire. Il témoigne d'une bonne part d'érudition habillée d'une réelle sensibilité qui n'est pas toujours familière chez les journalistes scientifiques. Pedro Lima nous fait partager son émotion et sa fascination pour la grotte de Lascaux au travers d'un fac-similé dont il promeut la visite comme aucun autre communicant. Il consacre un dernier chapitre à la grande aventure de ces formidables outils de transmission à de larges publics que sont les différents fac-similés de Lascaux. Lascaux IV est si fidèle à son modèle que le texte de Pedro Lima semble s'adresser directement à l'original. Le lecteur se prend aussi au piège de ce vagabondage dans la cavité naturelle pourtant définitivement inaccessible. Le pari est original et réussi. On regrettera seulement qu'au beau milieu des lectures multiples et des suggestions interprétatives convoquées par l'auteur, certaines théories fragiles, pour ne pas dire fumeuses, occupent à notre goût une place trop importante. Pedro Lima aurait pu en faire l'économie sans que son texte perde en qualité.

**Patrick PAILLET**



**TSIRTSONI Z. (dir.) (2016)** – *The Human Face of Radiocarbon. Reassessing chronology in prehistoric Greece and Bulgaria, 5000-3000 cal BC*, Lyon, MOM (coll. Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 69), 518 p., ISBN : 978-2356680549, 45 €.

Ce fort volume est la publication d'un important programme financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR) et intitulé *Balkans 4000*, puisqu'il porte sur le 4<sup>e</sup> millénaire dans le sud de la péninsule balkanique, et plus précisément en Grèce et en Bulgarie. Ce millénaire est en effet un peu le « millénaire manquant », aussi bien dans les datations que sur un certain nombre de sites archéologiques, ce qui a donné lieu à de nombreuses hypothèses et interprétations (Papadimitriou et Tsirtsoni, 2010). Si les trois premiers mots du titre (*The Human*

Face...) pourraient sonner quelque peu « post-moderne », l'ouvrage se propose en réalité de combiner, de manière très solide, l'information archéologique sur une vingtaine de sites, avec près de 200 dates au radiocarbone réalisées par les laboratoires d'Athènes (Dimokritos), de Lyon et de Saclay. Notons que les analyses dites bayésiennes qui, selon certains, reviennent à éliminer d'emblée les dates <sup>14</sup>C qui ne plaisent pas, ne sont pas évoquées.

L'ouvrage commence par un important développement de Zoï Tsirtsoni, responsable du programme et éditrice du volume, sur les caractéristiques de cette période, marquée, outre ces phénomènes de discontinuités possibles, par des terminologies chronologiques différentes (voir table I, p. 19), mais aussi par des traditions scientifiques distinctes, la Bulgarie, plutôt dans l'orbite de l'archéologie germanique, attachée à des explications diffusionnistes, sinon invasionnistes, et la Grèce, plutôt dans l'orbite anglo-saxonne, attachée à des continuités. En outre, la Bulgarie a bénéficié longtemps de crédits importants pour des fouilles programmées de grande surface, tandis que les fouilles néolithiques en Grèce se contentaient souvent de sondages limités menés par des missions étrangères, avant que de grandes fouilles de sauvetage puissent être mises en place au cours des deux dernières décennies et être de plus en plus le fait des archéologues grecs eux-mêmes.

L'un des points importants de la terminologie tourne autour du terme de « chalcolithique », jusque-là peu employé en Grèce mais courant dans le reste des Balkans, et dont la définition en France s'est souvent limitée à la présence, ou non, de la métallurgie du cuivre, avant de le faire coïncider, à l'échelle de l'Europe, avec les premiers signes d'inégalités sociales visibles, associées à diverses transformations techniques et économiques (Lichardus, 1991). C'est cette définition qui est reprise ici, comme par d'autres chercheurs dans le même temps (Furholt, 2017).

Les 21 chapitres suivants portent sur autant de sites néolithiques ou chalcolithiques fouillés dans ces dernières années, ou parfois plus anciennement, et ayant donné d'importants résultats quant à la période considérée. Ils sont répartis sensiblement par moitié entre les deux pays, et organisés par grandes régions. Sans entrer dans le détail de chacun, ces chapitres monographiques sont d'une grande utilité, dans la mesure où beaucoup de ces sites n'avaient fait l'objet jusqu'à présent que de courtes notices, parfois peu accessibles pour les chercheurs occidentaux. Ainsi des sites, en Bulgarie, de Smyadovo, Tatul, Karanovo, Yagodina ou Dolno Dryanovo (Gradishteto), ou de Dikili Tash, Katarraktes, Kastri (à Thasos), Palioskala, Mikrothives ou Merenta en Grèce. Le volume imposé empêchait toute analyse statistique développée de la céramique, qui aurait permis des analyses chronologiques plus fines de l'évolution des styles, susceptibles de tempérer et de préciser certaines datations au radiocarbone, indispensables et probantes en séries, mais pouvant ponctuellement poser problème. Cela restera à faire – ou est en cours – pour chacun de ces sites.

Cette série de monographies soigneuses et bien illustrées, assorties à chaque fois des nouvelles datations, per-

met à Zoï Tsirtsoni de conclure en reprenant en détail les questions posées en introduction. De fait, il existe bien une courte période qui ne semble actuellement documentée par aucune date C14, entre 3700 et 3500 cal BC environ (table I, p. 454), mais rien n'indique que ces régions aient été alors vides d'habitants. Certes, des sites sont régulièrement abandonnés, mais au niveau de chaque région, la continuité d'occupation est assurée. On le sait, ces éventuelles ruptures ont parfois été mises au compte d'invasions steppiques, sinon indo-européennes (Coleman, 2011 ; *contra* Demoule, 2017), mais les données présentées ici ne le confortent guère, et Zoï Tsirtsoni, si elle admet d'éventuelles influences stylistiques venues du nord, ne reprend pas l'hypothèse. Il y a de toute façon des sites qui assurent une certaine continuité typologique, comme, en Bulgarie, Yagodina, Galatin, Telish ou Hotnica-Vodopada, et, en Grèce, Mikrothives, mais aussi Petromagoula, Voulokalyva, Doliana ou Rachi Panagias. On peut donc beaucoup plus soupçonner certains changements dans les modes d'habitats, voire des problèmes d'observation et de détection (cf. aussi Tsirtsoni, 2014).

D'un point de vue formel enfin, même si on doit se résigner à ce que, désormais, le français soit de moins en moins une langue de communication scientifique internationale (et malgré la louable mais jamais appliquée loi Toubon de 1994), on pourrait regretter ici l'absence de résumés en français (sans parler du grec et du bulgare). De même, la translittération adoptée de l'alphabet cyrillique est celle qu'a peu à peu imposée la recherche anglo-américaine, alors que l'alphabet dit tchèque aménagé, avec seulement deux signes diacritiques (pour les č, š, ž et pour le ã) dans la notation du bulgare – l'anglais étant l'une des très rares langues au monde à n'en comporter aucun – a longtemps été universellement utilisée.

Ces points de détail n'enlèvent évidemment rien à la qualité et à l'importance de ce volume quant aux fouilles archéologiques et aux problèmes historiques qui sont liés à cette période dans les Balkans méridionaux.

Jean-Paul DEMOULE

## Bibliographie

- COLEMAN J. E. (2011) – « The Petromagoula-Doliana Group and the Beginning of the Aegean Early Bronze Age », in D. Katsonopoulou (dir.), *Helikê IV, Ancient Helikê and Aigialeia : Prohellenadika. The Southern and Central Greece Mainland*, Athènes, p. 13-44.
- DEMOULE J.-P. (2017) – « The Coming of the Greeks and the 'Indo-European Problem' », in M. Gori, M. Ivanova (dir.), *Balkan Dialogues: Negotiating Identity between Prehistory and the Present, Actes du colloque international Balkan Dialogues*, Abingdon, Routledge, p. 105-125.
- FURHOLT M. (2017) – *Das ägäische Neolithikum und Chalkolithikum. Transformationen sozialer Handlungsmuster in*

*Anatolien und Griechenland zwischen 6500 und 4000 v. Chr.*, Bonn, Habelt.

LICHARDUS J. (dir.) (1991) – *Die Kupferzeit als historische Epoche*. Symposium Saarbrücken und Otzenhausen, 6.-13.11.1998, Bonn, Habelt (coll. Saabrücker Beiträge zur Altertumskunde 55).

PAPADIMITRIOU N., TSIRTSONI Z. (2010) – *I Ellada sto eurytero politismiko plaisio ton Balkanion kata tin 5h kai 4h xilietia*

*p.X* [La Grèce dans le contexte culturel plus large des Balkans durant les 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.], Athènes, Fondation N. P. Goulandris & Musée d'art cycladique.

TSIRTSONI Z. (2014) – « Formation or Transformation? The 4th Millennium BC in the Aegean and the Balkans », in B. Horejs, M. Mehofer (dir.), *Western Anatolia before Troy. Proto-Urbanisation in the 4th Millennium BC ?* Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften (coll. Oriental and European Archaeology, 1), p. 275-304.

## NOUVEAUX MEMBRES

**Ludovic BRUVIER**  
37 rue André Lemaitre  
14370 Billy

**Agnès CADOUL**  
49 rue Edmond Bonté  
91130 Ris-Orangis

**Jean DECLUNDER**  
26 allée de l'Étiquette  
95490 Vauréal

**François GUÉRIN**  
6 chemin de Bellevue  
31770 Colomiers

**Jeanne LE ROUX**  
35 boulevard Saint Jacques  
75014 Paris

**Lionel MAGOGA**  
5 rue Alquié  
03200 Vichy

**Jean Louis MALVY**  
30 boulevard du Château  
92200 Neuilly

**Thierry ROMET**  
Rue du Centre  
Le Bourg  
47600 Le Saumont

**Francesco RUBAT BOREL**  
Viale Radich 31/B  
10095 Grugliasco  
Italie

**François TROMME**  
Chaussée Brunehaut 323  
4453 Villers Saint Siméon  
Belgique

**Sara XUEREB**  
2 Clos La Chapelle  
Lieu-dit «La Chapelle»  
73100 Moncel

## HOMMAGES

La Société préhistorique française a la tristesse de vous annoncer le décès de nos collègues :  
Alain Le Guen, membre depuis 1969, décédé en août à Groix, dans le Morbihan, à l'âge de 85 ans ;  
Michel Drion, membre à vie depuis 1951, décédé en mars à Jambes, près de Namur, à l'âge de 89 ans ;  
et Patrick Delepaut, membre à vie, décédé en juin à Valady, dans l'Aveyron, à l'âge de 69 ans.

Nous déplorons également le décès de Geneviève Dollfus, directrice de recherches honoraire au CNRS, le 29 août à Lyons-La-Forêt, à l'âge de 82 ans. Notre collègue préhistorienne et orientaliste a été une personnalité importante au sein de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, directrice de la revue *Paléorient*.

Yvette Taborin, professeure honoraire en Préhistoire, nous a elle aussi quittés le 8 septembre à l'âge de 91 ans, après une carrière où elle a joué un rôle déterminant dans la formation des étudiants de l'université Paris 1, tout en poursuivant des recherches dans de nombreux domaines, principalement la parure préhistorique.

Nous avons enfin appris avec tristesse le décès en juillet de Patrice Rodriguez, chef du service départemental d'archéologie du Val-d'Oise et membre de l'équipe d'ethnologie préhistorique de l'UMR 7041, spécialiste de la malacofaune tardi- et postglaciaire dans le Bassin parisien et chercheur d'une valeur unanimement reconnue.

La Société préhistorique française adresse ses plus vives condoléances aux familles et aux proches de nos collègues.